

BURNING CASABLANCA Le Monde

Une course-poursuite amoureuse survoltée

Ismaël El Iraki a filmé en 35 mm CinémaScope, au Maroc, l'histoire d'une rencontre explosive

Héroïne jusqu'à la moelle, Larsen Snake, hardrocker marocain en blouson de serpent qui a brûlé plus vite que ses quelques tubes internationaux, revient décavé de Londres au pays, ayant perdu jusqu'à sa voix à force de se piquer. A Casablanca, un accident de la circulation le fait percuter Rajae, une prostituée tempétueuse – perruque mauve, lèvres de feu, pommettes hautes, vocabulaire de charretier, blouson de cuir rouge sur robe zèbre – qui roule dans un taxi. Il en tombe illico éperdu. La fille l'insulte, mais n'est pas insensible à son charme.

De cette rencontre explosive, Ismaël El Iraki, 40 ans, passé par la Fémis, et l'un des survivants de l'attentat du 13 novembre 2015, au Bataclan, tire le fil d'une étrange

course-poursuite amoureuse, chantée, délictueuse et sauvage. Car la belle a un protecteur, nommé Saïd, surineur qu'on croirait sorti de *L'Opéra de quat'sous*, de Bertolt Brecht, et qui ne rigole pas avec le sens de la propriété.

Moments de pure grâce

Il voit donc l'idylle que noue sa fille préférée avec Larsen d'un œil d'autant plus mauvais qu'un de ses clients – potentat patibulaire – prétend qu'elle s'est mal conduite avec lui et la réclame pour la corriger (il semblerait, pour dire les choses comme le film les énonce, que Rajae n'ait pas apprécié que l'huile lui pisse dessus). Il arrivera donc un point du film où l'homme de main du potentat – un musculeux barbare semant la mort en rigolant –, associé à Saïd qui l'a très mauvaise, se lancera à

la poursuite du couple qui s'est fait la belle.

On croisera sur cette piste un cend d'une famille de musiciens célèbres pour avoir mis dans les années 1970 une bonne dose de rock dans l'oriental. Des moments de pure grâce. Des hallucinations d'enfer. Une boîte de nuit ambiancée où passe le sublime *I'll Take Care of You* de Bobby Bland. Un désert rouge où une ex-protégée de Saïd, retirée des affaires, transforme sa cabane, Winchester à la main, en Fort Apache.

Tout cela, qui reconduit l'adage « sexe, drogue et rock'n'roll » en terre royale et qui se tourne en 35 mm CinémaScope, ne court pas les rues du cinéma marocain. Crado, malpoli, trivial, blasphématoire à moult égards, le film fait, avouons-le, assez plaisir à voir,

qu'importent ses défauts et ses maladresses. Pour la liberté qu'il s'autorise, pour l'ambiance de roactrice chanteuse à la voix chavirante (Khansa Batma), qui desman-feuilleton populaire dans laquelle il baigne, pour son féminisme de choc, pour le heavy metal à ciel ouvert qu'on y entend, pour la redécouverte intriguée du groupe de rock franco-judéo-marocain Les Variations, pour le cinéma impur de l'effusion et des sentiments qu'il poursuit sans faiblir. En une époque où la mort prolifère et où la morbidité des comportements l'accompagne, cette rage déclarée pour la force de la vie, cet appétit de jouir de tout et de rien tant qu'il en est temps s'applaudissent à cœur ouvert. ■ J. M.A.

BURNING CASABLANCA

LE FIGARO

TEASER

Premier long-métrage de son réalisateur, ce film explore la rencontre très inflammable, à Casablanca, entre une rock star déchue et une fille de la rue. Dope et violence sont au rendez-vous de ce road movie initiatique baigné de l'amour d'El Iraki pour le rock. La scène de concert est d'ailleurs remarquablement filmée. Et le film porte haut la flamme de la passion, musicale ou amoureuse, sur fond de réalisme social. Une révélation !

O. N.

■ **L'avis du Figaro :** ●●●○

C'est lors d'un accident de la route que Rajae (Khansa Batma) et Larsen Snake (Ahmed Hammoud) se rencontrent, comme un choc des corps et des cœurs. Ils tombent instantanément raides dingues. Il est une gloire de la musique, sapée en python et un peu paumée, que tout le monde avait entermée ; elle, une prostituée d'une beauté renversante et à la voix envoûtante. Sur l'air connu du "passé qui les rattrape", Ismaël El Iraki raconte une fuite en avant de deux âmes qui se sont trouvées dans la solitude et une vénéneuse poésie, poursuivis par les sales types et la drogue dure. Il y a quelque chose de SAILOR ET LULA, de Jim Jarmusch aussi, dans cette soif très cinématographique

de créer des images rock et des histoires de liberté, sur fond d'amour exclusif. Ce n'est pas tant la désobéissance contre un conservatisme qu'Ismaël El Iraki filme, que la réappropriation de toute une iconographie nord-africaine, de toute une ferveur orientale, que l'industrie mondiale ingrate n'a cessé d'emprunter. BURNING CASABLANCA manifeste de la modernité du cinéma marocain, parfaite contre-culture. Le western côtoie le psychédélique, le film musical (l'incroyable chanson "Zanka Contact" en fil rouge) et le film de gangsters jouent des coudes, les proxénètes ont les barbes et les pattes d'eph' de Clapton et McCartney, et au final, c'est le cinéma qui gagne à la fin, pop, élégant, passionné et enflammé.

★★★★

BURNING CASABLANCA

PREMIERE

Une love story tapageuse façon *Sailor & Lula* pour un film rock enthousiasmant qui tire à boulets rouges contre la société patriarcale marocaine.

Une scène d'ouverture comme échappée d'un Tarantino, un plan final à la Sergio Leone. Et entre les deux, une histoire d'amour tapageuse entre deux âmes perdues (une rock star déchue et une fille de la rue) qui rappelle les *Sailor* et *Lula* de Lynch ou les *Sibel* et *Cahit* de *Head-on*. *Burning Casablanca* avance à 100 à l'heure, nourri de ces références cinématographiques assumées car en phase avec les mille et une sensations qu'inspire à Ismaël El Iraki l'autre personnage central de son premier long : la ville de Casablanca, celle de tous les mélanges, y compris celui d'amour et de haine qu'il éprouve pour elle. Nulle trace de pittoresque dans cette plongée dans la société marocaine underground. Du brut, du vrai, de l'incandescent sublimés par son format Scope et dont l'agitation permanente donne régulièrement envie d'appuyer sur le bouton stop. Mais El Iraki avance sans se soucier de ces possibles dommages collatéraux. Il allume une mèche et son film devient un incendie de plus en plus immaîtrisable au fil de cette histoire d'amour impossible entre deux êtres tentant d'échapper à leurs démons intérieurs auto-destructeurs comme à ceux qui leur veulent la peau, parce que leur subversion est un affront pour les tenants d'une société marocaine corsetée (les groupes de métal y risquent toujours la prison pour satanisme !) ou à cause des dettes qu'ils ont accumulées auprès de prêteurs refusant de s'asseoir sur cet argent. Le film est à l'image du périple de ses héros : imparfait, parfois épuisant. Mais jamais la flamme allumée ne s'éteint. *Burning Casablanca* se regarde comme il s'écoute. Passionnément. ♦ TC